



LES
APPARTEMENTS A LOUER.



Voici une lettre que j'ai reçue vers le milieu du
mois de juillet dernier :

London, 4 juin 1832.

« Après tous les chagrins que j'ai éprouvés ici,
mon cher ami, j'éprouve le besoin de quitter ma
belle Angleterre pour quelques années, et c'est à
Paris que je désire passer ce temps d'exil. Quoi-
que assez jeune encore, mon brick et ma calè-
che ont tant couru, que je connais tous les petits

et grands états des quatre ou cinq parties du monde connu, aussi parfaitement que mon comté de M...; et ce que j'ai rapporté de plus clair de mes voyages, c'est que, lorsqu'on ne voyage plus, il faut en revenir à votre Paris. On parcourt, on visite d'autres capitales avec plus d'intérêt et plus de charme peut-être, mais c'est Paris qu'il faut habiter, quand on ne peut pas habiter un bon château de la Grande-Bretagne. Paris, c'est le grand asile et la fête perpétuelle. Tout le monde y trouve sa place; chacun y est le bien venu; personne n'y gêne personne. Paris est réellement la patrie de tous ceux qui fuient la leur; d'ailleurs, mon ami, vous y faites votre résidence habituelle, cette seule....» (Je passe quatre lignes de flatteries amicales, afin que personne ne puisse dire que j'ai inventé la lettre entière tout exprès pour ces quatre lignes.)

« Et puis, vous le dirai-je? Mathilde N*** était de Paris!... Bref, aurez-vous le temps et la bonté de me chercher un *grand et bel appartement non meublé*, pour le mois d'octobre prochain. Ma mère et ma sœur m'y viendront voir tous les ans; il faut donc quelque chose de très-complet. Vous connaissez mes goûts, vous savez le prix que j'y puis mettre. Voyez le plus de maisons que vous pourrez, et ce que vous aurez choisi

sera bien choisi. Surtout un jardin; n'oubliez pas le jardin. Le quartier m'est indifférent, pourvu qu'il soit *comme il faut*; avec des chevaux, on est voisin de tout.

« J'ai encore quelques affaires à régler, mais j'irai bien certainement vous serrer la main au commencement de l'automne. Que deviendrais-je, bon Dieu, si j'attendais à Londres les brouillards de novembre!... de ce mois néfaste, à l'approche duquel l'Anglais le plus heureux a toutes les peines du monde à ne pas se brûler la cervelle!

« Tout à vous, *for ever*.

« ROBERT S***. »

P. S. « Pour que cette lettre vous arrive plus promptement et plus sûrement, je vous l'envoie par une bonne occasion. Répondez-moi vite un mot. »

Je répondis en effet par le premier courrier le billet suivant que j'eus l'attention, pour ne pas rester en arrière de politesse, d'écrire en *anglais*, tout aussi peu élégant que le *français* de la lettre de sir Robert.

(Traduction française de ma réponse.)

Paris, 18 juillet 1832.

« Comme vous m'avez adressé, mon cher Robert, par une occasion sûre et prompte, votre lettre du 4 juin, je ne la reçois qu'au bout de

six semaines et dans un tel état d'avarie, qu'en l'ouvrant elle est tombée en mille morceaux; on dirait du premier billet d'amour que vient de lire une jeune fille, ou du dernier miroir qu'une vieille coquette a brisé de dépit. Enfin, j'ai tout rapproché, tout recomposé ou deviné, et je vous envoie ce mot de réponse par la poste, la meilleure des occasions.

« Je sais les tristes motifs qui vous éloignent pour quelque temps de votre pays natal; j'approuve, pour mille raisons, et surtout pour une qui vaut les mille autres, le choix que vous avez fait de ce cher Paris que je ne quitte jamais; et c'est moi qui vous remercie de la peine, très-légère d'ailleurs, que je vais prendre avec un grand plaisir, pour vous trouver un appartement à votre convenance... J'allais dire *confortable*; mais c'est un mot qu'on a tant répété avec un rire bête, qu'il ne faudrait maintenant rien moins que la torture pour le faire sortir de ma bouche. Ne plaignez pas le moins du monde mes ennuis ou mes fatigues. Je vous dirai en confidence que je suis le *cent quarante-troisième* des *Cent-et-Un*; et, en cette qualité, rien ne peut me dispenser d'avoir de l'esprit ou d'en faire, à telle époque, sur quelque sujet qui se *rattache* à Paris, comme disent nos grands orateurs qui ne s'attachent pas à bien parler. Or, l'échéance approche, et j'ai le

désert dans la tête!... Peut-être en courant pour vous dans toutes les rues, attraperai-je quelques idées, accrocherai-je quelques observations?... Et le monde littéraire vous sera ainsi redevable d'un chapitre dont l'absence eût été vivement sentie par trois personnes: moi, d'abord, mon libraire, et puis, je ne sais plus qui.

« Toutefois, je n'userai pas des pleins-pouvoirs que vous me donnez. Je ne ferai que prendre note des appartements qui me paraîtront le plus selon votre goût, et j'irai les revoir avec vous à votre arrivée, et c'est vous, s'il vous plaît, qui choisirez parmi tous ces candidats; je ne me réserve que le droit de présentation. Car, il est aussi difficile de loger quelqu'un que de le marier. On a beau savoir qu'il veut un appartement de tel prix et de telle grandeur; une femme de telle dot et de telle taille; il y a toujours quelque petite chose qu'on ignore dans l'ami que l'on connaît le mieux, et c'est ordinairement une très-petite chose qui détermine nos préférences ou nos antipathies. Cela tient à l'organisme humain. Le plus sûr est donc de se marier et de se loger soi-même. — Et encore!...

« Ne craignez pas, mon ami, qu'on nous enlève, dans l'intervalle, les appartements que j'aurai notés. Hélas! dans tout Paris, en l'an de colère et de choléra 1832, les écriteaux sont fidèles aux

loyers de 6000 francs! c'est la solitude des palais de Venise, avec de bons impôts français!

« Puisse du moins notre Paris... ce qui reste de notre Paris, suffire à distraire votre mélancolie. Et le souvenir de vos chagrins! j'en retiens la moitié pour ma part; c'est déjà un allègement. Qu'en dites-vous, mon cher Robert?

« A bientôt, à toujours. Votre ami, etc. »

Sir Robert S*** avait fait son entrée, pour la première fois, à Paris, le 31 mars 1814, avec toute l'Europe; il était alors le plus jeune capitaine de cavalerie de l'armée anglaise. Le maire du premier arrondissement, ou le destin, si vous l'aimez mieux, voulut que cet officier nous fit une visite par billet de logement; la visite se prolongea un peu, elle dura trois mois! et pourtant, lorsqu'il se leva pour s'en aller, nous lui dîmes tous: « Quoi, déjà! mais il n'est pas tard! » C'est qu'on n'a jamais vu d'ennemi plus amical, de vainqueur plus attentif. Il comprenait, il ménageait toutes les susceptibilités de notre patriotisme blessé. Je me rappelle qu'il n'entra jamais dans le cabinet de mon père avec son habit rouge. Il y avait dans ses jeunes manières quelque chose de la vieille politesse française; du

reste, blond, silencieux, et instruit comme un officier anglais.

Pour moi, à peine sorti du lycée, où j'avais dépensé dix ans à apprendre mal un peu de latin, je continuais, ou plutôt je recommençais mes études dans ma famille, et tout ce qui se passait ne me donnait pas cœur à l'ouvrage; pauvre petit bonapartiste que j'étais! Sir Robert, tout en causant fort peu, m'apprit l'anglais. Sans lui, je croirais encore, avec mon vieux professeur de seconde, et avec la moitié de l'académie, que Shakespeare est un *barbare!*

Depuis cette époque, sir Robert est revenu dix fois à Paris, et je l'aime dix fois davantage. Deux traits de sa vie: En 1814, il coupa de son sabre étranger la première corde que des Français avaient attachée au cou de leur empereur de bronze, pour le jeter à bas, et il cria: « Du trône, *very well*, mais de la colonne, *horror!* » — Dix-sept ans après, vers le mois de février 1831, il reconnut la même corde qui traînait dans quelque ruisseau la croix d'une église; de son pied hérétique il arrêta le sacrilège, et dit à cette populace: « Vos bazars et vos théâtres ont tous leurs enseignes; et Dieu, lui seul, ne pourrait pas avoir la sienne sur ses temples! Quelle égalité! quelle liberté! » Point de coups de pied au lion ou à l'agneau tombés! la vérité à tous les

pouvoirs de la terre, et l'encens à Dieu seul! voilà votre politique, sir Robert. Vous avez fait sagement de venir au monde avec de la fortune. Vous n'auriez pas habité de si tôt un appartement comme celui que je vais vous chercher.

Les chagrins de mon honorable ami sont bien *anglais*; je vous laisse en juger.

Il y a un an que le père de sir Robert se trouvant à Naples fut insulté de la façon la plus scandaleuse par un seigneur sicilien. « C'est de la mort qu'il s'agit entre nous, lui dit-il; pour de telles offenses, on prend chacun un pistolet, et on se les tire à bout portant dans la poitrine: c'est la seule manière dont je consentirais à me battre avec vous. Mais des affaires impérieuses me rappellent à Londres; il est indispensable que j'y mette ordre avant de mourir: qui sait ensuite où et quand nous nous retrouverions?... Il est un moyen plus simple et plus certain d'en finir. Jurons ici que, le 2 novembre prochain, jour des Morts, à 6 heures du soir, nous monterons, moi, sur le toit de mon hôtel de Portland-Place, vous, sur la terrasse de votre palais de la rue de Tolède, et que chacun de nous se précipitera du haut en bas, la tête la première. Acceptez-vous ce duel, ou sinon?... Vous acceptez; bien. Je jure par l'honneur de la marine anglaise! jurez par telle madone que vous voudrez. Adieu. »

Il revint à Londres, s'occupa de trois procès avec son sang-froid ordinaire et extraordinaire, et le 2 novembre, au moment où sa famille allait se mettre à table pour dîner, on entendit un bruit affreux, comme la chute de quelque cheminée... C'était lui, qui venait de se jeter par la fenêtre du grenier dans la rue. Un billet de son écriture, laissé ouvert sur son bureau, expliquait la chose, et pourquoi, et avec qui il *s'était battu*.

Malgré cette précaution, les hommes de justice ne voulurent jamais reconnaître qu'il eût été tué en duel, et ses amis furent obligés de le *certifier insensé*, afin de soustraire son cadavre au supplice des suicides.

Les malheurs arrivent par légions, dit le poète. En effet, peu de temps après, le jeune frère de sir Robert tomba *fabuleusement* amoureux de dona Léonora, jeune veuve espagnole, d'une conduite équivoque, mais d'une incontestable beauté, qui venait à Londres chercher un second mari ou un vingtième amant. Quoi qu'il en soit, le *gentleman* ne voyait rien... que ses yeux de velours noir, et ses mains de satin blanc. La dame, qui le trouvait riche et sans doute aimable, mais qui en espérait de moins aimables peut-être, et de plus riches encore, tenait son amour en haleine avec un art merveilleux. Le

tout pour elle était de gagner du temps, sans que lui crût perdre le sien. C'étaient donc chaque jour des jalousies inconcevables, des épreuves inimaginables, des exigences impossibles... Mais tout s'aplanissait et s'exécutait avec une grâce et une facilité désespérantes. Toute la science de la coquetterie venait échouer contre la naïveté d'un premier amour. Il n'y avait plus moyen de reculer. Poussée à bout par tant de résignation, elle s'avisait de prendre en haine la jument adorable sur laquelle il volait à sa porte soir et matin; un Anglais, lui dit-elle, renonce à tout, excepté à ses chevaux, qu'il aimera toujours plus que femme et maîtresse. Le malheureux gémit comme un cerf aux abois, mais le lendemain *Sylphide* était vendue, et il arriva dans un landau.

— Bon! dit-elle; mais si je cède à votre amour... et au mien, qui me répondra que, bientôt après, je ne serai point seule à me promener dans ce landau, tandis que vous courrez sur quelque nouveau cheval, faisant admirer ses jambes et les vôtres! cette idée me tue. — Faut-il, Léonora, vous signer de mon sang que je ne monterai jamais à cheval? Donnez-moi cette aiguille d'or... Tenez, êtes-vous contente? — Elle étancha le sang avec ses lèvres; il posa les siennes sur les yeux de velours noir, et il partit triomphant.

Un soir de la même semaine, Léonora reve-

nait d'une longue promenade, dans une voiture bien fermée, avec *ce monsieur moins aimable, mais plus riche*, qu'elle avait enfin trouvé, lorsqu'elle aperçut, à deux milles de Londres, son jeune amant qui galopait sur une bête d'assez mauvaise mine. Oh! la bonne rencontre! Le pauvre enfant, avant de se coucher, reçut un billet dans lequel on lui disait: « Vous m'avez trompée indignement;... je ne puis croire à aucun de vos serments... Ne remettez plus les pieds chez moi... Je veux mourir seule! » Il eut beau répondre dans vingt lettres: « Mais c'est un mauvais cheval de louage que j'avais pris pour courir au château de ma mère, afin d'obtenir son consentement à notre mariage, ou de lui jurer désobéissance! » tout lui était renvoyé recacheté.

— Ah! c'est ainsi, dit-il, nous verrons!

Pendant un mois, amis ni parents ne surent ce qu'il était devenu. Au bout de ce temps, il se rend chez Léonora, frappe avec autorité à la porte, écarte tous les domestiques sur son passage.... On entendait sur le tapis de l'escalier *pouf, pouf, toc, toc*; il entre dans le salon.— « Eh! bien, Léonora, dit-il avec une émotion qui laissait percer l'assurance, vous m'avez défendu de remettre les pieds chez vous; je n'y en mets qu'un. Voyez! j'ai trouvé un chirurgien qui a bien voulu me couper une jambe pour que je ne

lui brisasse pas la tête. Craignez-vous encore que je monte trop à cheval, avec ma jambe de bois? Oh! ma chère Lé... — Ah! mon cher, quelle sottise vous avez faite là! Vous étiez mille fois mieux avec vos deux jambes. Mais prenez garde de vous blesser en descendant... et de marcher sur le pied de lord B*** que j'entends monter. » Le pauvre jeune homme tomba roide mort. Que vouliez-vous qu'il fit?

Quant à Mathilde N***, c'est une jeune Parisienne que sir Robert rencontra aux eaux de Bath, avec son mari, il y a plus de quinze mois. Il m'écrivit alors qu'un regard de Mathilde avait décidé de sa vie entière. Je croyais donc qu'il n'y pensait plus. Mais les Anglais ont le cœur entêté.

Avec tout cela, nous nous amusons (nous amusons-nous?) et nous ne cherchons pas d'appartement. Commençons.

Si vous voulez bien connaître une ville, il faut avoir, comme moi, un Anglais qui vous a prié de le loger. Jusque-là, à l'exception des lieux publics, et de quelques domiciles amis, vous ne connaissez que l'écorce des cités. Cela est vrai, surtout de Paris, qui cache souvent au fond de ses cours, et derrière quelque insignifiante façade, un majestueux château, avec son parc, ou quelque gracieuse maison d'Athènes, avec ses

grands vases de fleurs et son petit bois sacré. On dit qu'il n'y a qu'un Paris dans le monde; on devrait dire qu'il y a deux Paris bien distincts dans Paris même: la ville des boulevards, des quais, des promenades, des magasins, des monuments, la ville *officielle*, en un mot; et puis, la ville *intime*, belle aussi, mais voilée et variée à l'infini, et toujours imprévue. Londres a je ne sais combien de rues magnifiques, bordées de bâtiments alignés et assez réguliers, mais sans caractère architectural, et dont les intérieurs sont fatigants de convenance et d'uniformité. Un étranger qui s'est promené dans Londres, a vu les plus belles rues de l'Europe, et peut se vanter de connaître Londres à fond. Au contraire, il y a telles rues de Paris, d'un aspect assez mesquin, qui ne sont composées que d'hôtels splendides ou d'habitations charmantes; mais vous n'en voyez que les murailles extérieures ou les *communs*. On n'en a jamais fini avec Paris; c'est une capitale dont l'observateur doit faire le siège maison par maison. Il faut sauter par-dessus les murs pour y surprendre des palais tels que ceux qui vous sautent aux yeux dans les rues de Gènes ou de Berlin. J'habite depuis six ans la même maison, et je sais depuis six semaines que j'ai pour voisin, porte à porte, un Trianon, un palais de fée!...